

En 1781, Zebulnissa touchée par la grâce, manifeste l'intention d'embrasser la religion catholique et se fait baptiser à Agra sous le prénom de Jehanne par un carmélite, le Frère Gregorio.

A peine devenue chrétienne, la veuve de Sumroo se voit forcée de partir en guerre à la tête des troupes de son mari pour porter secours à l'empereur, assiégé dans Delhi par un factieux, un certain Golam Kadir, le propre fils de ce Zabta Kahn que Sumroo avait jadis battu.

Golam Kadir offre secrètement à la Begum de s'allier avec lui pour se partager l'empire du souverain menacé. La Begum refuse de trahir son maître et répond avec des coups de canon à l'ignominieuse proposition de Golam. Le factieux est battu. L'empereur sauvé fait savoir *urbi et orbi* que la Begum sera désormais « la fille bien-aimée de Notre empire ».

Des années passent. L'état-major de la Begum est composé d'officiers de nationalités diverses. Ils se disputent les faveurs de la princesse. Ils négligent l'administration de sa petite armée qui bientôt manifeste son mécontentement. On conseille à la Begum de se remarier afin d'imposer un chef aux intrigants et de remettre de l'ordre dans la principauté. Un certain George Thomas qui s'était distingué à la tête de ses bataillons, aspire discrètement à sa main. Mais la Begum lui préfère un officier français, le colonel Le Vaisseau, et leur mariage est béni en 1793 par le même Frère Gregorio qui l'avait baptisée naguère.

L'officier français était malheureusement fort impopulaire dans les rangs de l'armée. A peine cette union est-elle consommée que les intrigues redoublent. Les notables de la principauté s'en mêlent. George Thomas, à Delhi, suggère à l'empereur d'exiler ce prince consort indésirable. La Begum comprend que le sort de son mari est intenable. Mais loyalement, généreusement, elle préfère abdiquer que de le voir partir seul.

Un soir, ils décidèrent de s'enfuir de Sardhana avant que la rébellion n'éclate. Ils s'échappent du palais avec quelques serviteurs fidèles. Arrivés à Kirwa, ils sont rejoints par un détachement lancé à leur poursuite. Le colonel Le Vaisseau chevauchait à côté du palanquin dans lequel la Begum était cachée. Les mutins les entourent. Le colonel les sabre furieusement. La Begum assiste à cette lutte inégale. Des coups de feu sont tirés sur son escorte. Elle prévoit que son mari va être tué; que, veuve de nouveau, elle sera méprisée, déçue, maltraitée, peut-être par ses ennemis. Alors elle tire de son corsage un petit poignard orné de perles et de saphirs et elle s'en porte un coup en pleine poitrine.

Les femmes épouvantées se lamentent. Le Vaisseau les entend et les appelle. On lui crie :

— La Begum vient de se tuer!

Il éloigne à coups de sabre les gens qui l'entourent et s'approche. Une suivante écarte le rideau du palanquin et lui montre, étendu sur les coussins de soie, le corps inanimé de sa maîtresse. Le sang coule sur les broderies de son corsage lacéré. Le Vaisseau jette son sabre rougi vers les mutins, tire un pistolet de sa sacoche et fait feu, le canon de l'arme dirigé vers sa bouche.

Caprices étranges de la destinée! Tandis que les soldats s'acharnaient sur le corps de l'officier mort et le mutilaient affreusement, on reconduisait le palanquin vers Sardhana et peu à peu la Begum reprenait connaissance parce que la lame du poignard avait glissé sur une côte.

Les soldats furieux contre les fugitifs s'emparent de la Begum à peine ranimée, l'attachent sur un canon et la ramènent prisonnière au château. Elle est sauvée par le colonel Saleur; elle réintègre ses appartements et se guérit rapidement des suites de sa blessure.

L'anarchie se répand dans la principauté. Mais George Thomas, Saleur et le gouverneur de Delhi pensent que le seul moyen d'imposer l'ordre est de rendre à la Begum ses droits déçus. L'Irlandais et le Français cernent ses troupes révoltées et les obligent à reconnaître la suzeraineté de la Begum qui remonte incontinent sur son trône en payant une amende de 150.000 roupies à l'empereur. La paix règne de nouveau sur la principauté assagie. Saleur est nommé commandant en chef des troupes de la Begum. George Thomas épouse une très jolie dame d'honneur de la princesse, une Française prénommée Maria et richement dotée par sa maîtresse.

Et l'an de grâce 1804, la Begum devenue l'idole de ses administrés, la Begum dont l'administration est un modèle, signe un traité avec le gouvernement anglais qui reconnaît l'indépendance de son territoire. Elle va pendant trente ans se montrer la plus zélée, la plus ardente des prosélytes du culte catholique. Deux fois veuve,

la Begum ne se remarie plus. Elle se consacre entièrement à ses devoirs. Elle bâtit un monastère pour abriter deux mille Capucins. Elle bâtit l'église de Sardhana et obtient la bénédiction du pape Grégoire XVI. Bien que chrétienne de cœur, elle se conforme aux règles du pays qui interdisent aux femmes de se montrer en public. Elle donne ses audiences derrière un écran. Mais les officiers de son état-major sont admis à sa table. Aimée de ses sujets, généreuse, cultivée, elle est unanimement respectée et meurt en 1836, pleurée par tous ceux qu'elle a secourus et protégés.

J'ai longuement contemplé la tombe de la Begum, sous le marbre poussiéreux de son église. Un rayon de soleil illuminait ces lettres :

JEHANNE, PRINCESSE
DE SARDHANA.

A travers la pierre, à travers Jehanne la Catholique, je voyais Zebulnissa la musulmane; je voyais la petite princesse au teint de rose, aux grands yeux noirs pétillants d'esprit; je la voyais amoureuse, loyale, fuyant en palanquin avec le colonel Le Vaisseau. . . .

Et tout à coup il me sembla que, dans le rayon de soleil, les pierreries du poignard scintillaient, du poignard de l'amante désespérée qui avait ensanglanté jadis ses broderies entr'ouvertes sur sa gorge nue.

Mais la vie humaine n'est-elle pas une blessure qui saigne et qui, à l'heure de la mort, verse son ultime goutte de sang? »

Maurice DEKOBRA.

Relevé par un de nos confrères luxembourgeois, la « Luxemburger Zeitung », ce chapitre de Dekobra paru originairement dans l'hebdomadaire parisien « Gringoire » (numéro du 12 octobre dernier) et qui y faisait partie d'une suite intitulée « La Tournée des Petits-Mogols », ressuscita l'intérêt, depuis des ans un peu défaillant, et provoqua de nouveaux, et, j'en ai bien peur, vains espoirs parmi tous ceux que des liens de famille faisaient remonter aux collatéraux du premier mari de l'intéressante Zebulnissa, dite ou plutôt baptisée Jehanne. Et comme j'avais eu professionnellement — cela se passait avant la guerre — l'occasion de jeter un coup d'œil sur cette singulière affaire indo-luxembourgeoise, je m'amusai à sortir de mon dossier et à publier ici ces quelques documents, les uns parfaitement connus, mais déjà peu accessibles, les autres moins répandus ou plus oubliés, d'autres, enfin, entièrement originaux.

Commençons par le commencement: le premier qui codifia l'affaire Reinert-Begum, le premier qui évoqua la silhouette luxembourgeoise de l'aventurier de Larochette, fut le docteur Auguste Neyen de Wiltz. Les trois considérables volumes de sa *Biographie luxembourgeoise*, où ce savant ardennais annexe froidement à notre pays — ça, c'est notre péché mignon national! — des personnalités d'ailleurs fort illustres qui seraient rudement étonnées si elles revenaient parmi nous de se retrouver nos compatriotes! — fourmillent de détails aimables et puérils sur les personnages les plus imprévus. Reinert, aventurier de marque et bonne aubaine incontestable, y occupe plusieurs colonnes. Voici, sans y changer un mot, avec ses expressions parfois déconcertantes, sa candeur exquise, son souci d'exactitude et son ton à la fois doctoral et potinier, l'article qui lui est consacré. Disons dès à présent, ce qui ne diminuera en rien la saveur du récit, que dans la « Table générale alphabétique » de l'ouvrage de l'excellent docteur, ouvrage, nous le répétons, plein de mérite, mais où la naïveté de l'historien le dispute à l'étrangeté du langage, Reinert ou Reinhart Jean, dit Soumrou, figure avec le titre, sans doute considéré par l'auteur comme professionnel, de « parvenu », tout comme d'autres sous celui de « magistrat », de « législateur », de « jésuite » ou « d'homme d'Etat ».

(A suivre.)

